

«Omar m'a tué»

«Si nous lisons des livres, nous sommes épris de justice»

Jean-Marie Rouart se bat depuis trente ans pour qu'Omar Raddad soit blanchi.

Pascale Zimmermann

Jean-Marie Rouart occuperait de multiples entrées dans le dictionnaire. Descendant d'une lignée de peintres qui a vu naître Berthe Morisot, auteur d'une trentaine d'ouvrages, membre de l'Académie française depuis 1997, journaliste et inspirateur du «Figaro littéraire», il est aussi, et peut-être surtout, dans l'esprit du public, associé à une faute d'orthographe: «Omar m'a tué».

Juin 1991, Jean-Marie Rouart, en vacances en Corse, tombe sur un fait divers relaté dans le journal: «Un crime avait eu lieu, de l'autre côté de la Méditerranée, au-dessus de Cannes, à Mougins. L'épouse divorcée d'un industriel connu et fortuné, Jean-Pierre Marchal, avait été retrouvée dans sa cave, baignant dans son sang. Deux inscriptions en lettres de sang sur les portes désignaient l'assassin, dont l'une que sa faute d'orthographe allait rendre célèbre: «Omar m'a tué.»

«Tissu de mensonges»

Pour lui, cet article est «un tissu de mensonges»: «C'est la première fois que j'apprends l'existence d'Omar Raddad. Je fus aussi saisi d'effroi que si j'étais moi-même le suspect et que dans une affaire kafkaïenne, je ne parvenais pas à prouver mon innocence. Connaisant le contexte social de la Côte d'Azur, ses préjugés, le peu d'astuce de certains gendarmes et le processus implacable de la machine judiciaire, je ne donnais pas cher de sa peau. Ce scénario préparé d'avance me révolta. De ce jour, Omar ne fut plus un jardinier marocain accusé de meurtre, un homme dont je ne partageais ni la culture, ni la religion, ni les origines, il était moi. Et vingt-six années durant, je ne parvins pas à séparer mon cas du sien.»

L'académicien raconte cet épisode de sa vie et bien d'autres dans «Mes révoltes», un livre de souvenirs, anecdotes et portraits de personnalités qu'il a croisées dans les couloirs du pouvoir et de



L'académicien Jean-Marie Rouart était l'hôte de la Société de lecture le 20 septembre, pour un déjeuner-débat qui a lancé le programme culturel 2022-2023 de l'institution genevoise, au 11, Grand-Rue. LAURENT GUIRAUD

Cent auteurs au LAC

Un week-end aux couleurs de la liberté, c'est ce que propose le Festival littéraire du LAC à Collonge-Bellerive, samedi 1^{er} et dimanche 2 octobre. La 2^e édition de ce rendez-vous panaché et opulent réunit une centaine d'écrivains, «dont 53 auteurs suisses, 63 autrices et dix primoromanciers», énumère Delphine Stouff, l'une des cinq organisatrices de la manifestation. Tables rondes, interviews face au public mais, aussi, sous une petite tente, «trois questions à... un auteur» sont au programme. Trois récompenses seront remises samedi à 13 h: le Prix du LAC à Sophie de Baere, le Prix des Bienveillantes à Matylda Hagmajer ainsi que le

Prix Gonet, dont le lauréat ou la lauréate sera dévoilé(e) sur place. Louise De Bergh, qui s'est vu remettre le Prix littéraire SPG, sera également à l'honneur. Pierre Assouline assure la présidence du LAC, aux côtés cette année de Gaëlle Josse. Trois espaces - Lac, Jura et Tango - sont aménagés sur la propriété de la Ferme de Saint-Maurice pour recevoir leurs hôtes. L'accès au festival est gratuit, sans inscription, et une petite restauration est proposée sur place.

Festival du LAC

Collonge-Bellerive, 1^{er} et 2 oct., Ferme de Saint-Maurice, www.festival-du-lac.com

la presse en France. Il signe aussi cette année «Omar, la fabrication d'une injustice», qui fait écho à «Omar, la construction d'un coupable», écrit en 2001. L'indignation de leur auteur ne s'est pas éteinte. Omar Raddad a été condamné puis remis en liberté après des années d'incarcération, sans être blanchi. Il se bat pour la révision de son procès et une décision pourrait être annoncée le 13 octobre, mais Jean-Marie Rouart, toujours à ses côtés, n'y croit pas. L'écrivain était à la Société de lecture le 20 septembre pour un déjeuner-débat et sera de retour à Genève ce week-end à l'occasion du Festival littéraire du LAC (lire ci-contre).

«Mes révoltes» est un livre autobiographique. Pourquoi l'intituler «roman»?

Pour moi, tout est roman. Tout dans ma vie a fait place au roma-

nesque et très jeune déjà, je préférerais être malheureux plutôt qu'il ne m'arrive rien. J'ai été servi: en amour, j'ai été malmené, trompé - toujours avec des crétins -, plaqué. Je ne suis toujours pas marié, à 79 ans, mais je ne désespère pas: j'ai envie d'être encore trompé et plaqué. J'étais nul à l'école. Mon premier manuscrit a été refusé par treize éditeurs. Je me suis présenté cinq fois à l'Académie française avant d'être élu. J'ai été mis deux fois à la porte du «Figaro». La justice m'a condamné pour calomnie dans l'affaire Omar Raddad. La vie que j'aime est intensément romanesque.

Est-ce pour cela que vous avez fait de la réhabilitation d'Omar Raddad un combat?

Omar est un innocent chimiquement pur. Si j'avais eu un doute, il aurait été levé lorsque j'ai constaté l'acharnement contre

moi: on dissimulait quelque chose. La famille judiciaire s'est liguée pour accuser cet innocent. C'est insupportable.

Nombreux sont les écrivains à avoir défendu des innocents. Quel est le lien entre littérature et justice?

La littérature comble notre désir de justice. La vie est atroce et elle ne répond pas à notre aspiration personnelle. La littérature, que l'on soit écrivain ou lecteur, répare toutes les injustices. Elle permet de trouver un frère, un ami. Si nous lisons des livres, c'est que nous sommes épris de justice.

C'est la fraternité qui vous pousse vers Omar Raddad?

Vous et moi n'aurions jamais été soupçonnés dans cette affaire, alors oui, j'ai un sentiment de fraternité envers les gens pauvres et sans défense, comme j'en éprouvais parmi les pêcheurs de Noirmoutier qui m'ont élevé.

Ce titre, «Mes révoltes», peut prêter à sourire, car vous faites partie des «heureux du monde».

Il y a toujours un malentendu: on ramène l'écrivain à sa personne. Je suis journaliste au «Figaro»? On me dit de droite et on s'étonne que je défende un jardinier marocain ou des prostituées. Je fréquente des hommes politiques ou des gens riches et puissants comme les Agnelli? On me traite de «petit marquis». Mais ma vérité n'est pas là. Il y avait des membres de ma famille extrêmement fortunés. C'est du reste ma tante Julie Manet, fille de Berthe Morisot, qui a payé mes écoles privées. Mais mes parents étaient pauvres. Ils m'ont «abandonné» pendant quatre ans à des pêcheurs de Noirmoutier. La grand-mère me racontait des légendes vendéennes atroces le soir, à la bougie, je faisais des cauchemars. Mais ces gens étaient incomparables dans l'ordre de l'humain, et c'était pour moi le début d'une existence romanesque.

Coolio a rejoint son «Gangsta's Paradise»

Carnet noir

L'illustre rappeur américain a disparu à l'âge de 59 ans. Évocation d'une carrière météorique.

Certes, il restera l'homme d'un seul et unique tube. Mais quel tube! Souvenez-vous: à la fin de l'été 1995, le «Gangsta's Paradise» de Coolio est sur toutes les ondes et toutes les lèvres. Bâti sur un sample de l'irrésistible «Pastime Paradise» de Stevie Wonder, le morceau s'arrache à un million d'exemplaires, rafle les récompenses et brille sur la B.O. du film «Esprits rebelles» avec Michelle Pfeiffer. Son auteur vient de mourir à l'âge de 59 ans. Son corps a été découvert sans vie dans la salle de bains d'un ami à Los Angeles. On parle d'un arrêt cardiaque. Une autopsie est en cours.



L'artiste de hip hop, Artis Leon Ivey Jr. de son vrai nom, aurait succombé à un arrêt cardiaque. KEYSTONE

Notez que, quand il chantait le monde des gangstas, le bonhomme connaissait son sujet. Né le 1^{er} août 1963 en Pennsylvanie, Artis Leon Ivey Jr., de son vrai

nom, devient, après un déménagement en Californie, membre du gang les Crips. Mais aussi, dans un genre plus respectable, pompier volontaire et vigile d'aéroport.

Il entre dans le hip-hop à l'aube des années 90. Connaît quelque succès avec son premier disque, «It Takes a Thief», puis décroche la timbale susmentionnée avec son album suivant, avant de se faire moins présent dans les hit-parades que dans les cours d'audience et les rubriques faits divers des journaux. Il mène également une brève carrière d'acteur et de trublion de talk-show. Il laisse plein d'enfants; six ou dix selon les sources. À noter: une romance de trois ans durant les années 2000 avec la chanteuse française Afida Turner, pittoresque figure de la télé-réalité hexagonale.

À l'annonce de sa disparition, Ice Cube lui a rendu un sobre hommage sur Twitter. «C'est une triste nouvelle. J'ai été aux premières loges pour assister à la montée de cet homme au sommet de l'industrie. Repose en paix, Coolio.» Jérôme Estèbe

Posy Simmonds recevra le Töpffer

Bande dessinée Succédant à Catherine Meurisse, c'est l'auteure britannique Posy Simmonds qui recevra cette année le Grand Prix Töpffer de la bande dessinée. La récompense lui sera remise le 1^{er} décembre aux côtés des lauréats du Prix Töpffer Genève et du Prix Töpffer de la jeune bande dessinée. Si elle a œuvré pour un large éventail de magazines et de journaux britanniques, Posy Simmonds est connue pour ses romans graphiques «Gemma Boverly», «Tamara Drewe» et «Cassandra Darke». Les deux premiers ont été adaptés au cinéma. Elle a aussi créé plusieurs livres pour enfants. **PMU**

Mort de l'historien Paul Veyne

Carnet noir Le spécialiste de l'Antiquité Paul Veyne s'est éteint jeudi dans le Vaucluse. Né en 1930 d'une famille modeste, le futur normand puis professeur au Collège de France trouve sa vocation en même temps qu'une amphore enfouie près de Cavaillon. Ses intérêts pluriels l'amènent à écrire sur René Char, Michel Foucault ou la peinture italienne, en plus de signer les ouvrages de référence que sont notamment «Le Pain et le cirque», «L'Empire gréco-romain» ou «Comment on écrit l'histoire». **KBE**

Soir de première à la Comédie

Danse Applaudie à tout rompre pour «Sonoma» en 2021, la compagnie espagnole La Veronal revient au Théâtre des Eaux-Vives jusqu'à samedi avec «Opening Night», un hymne cérémonial aux coulisses théâtrales. Sous la direction de Marcos Morau, cintres, trappes ou rideaux y guident les mouvements de six poupées mécaniques costumées de noir et accompagnées de voix polyphoniques. **KBE**